

tentative d'insurrection à Bella-Vista, près de Callao, a été supprimée avec de grandes pertes. Le 5 mars, l'amiral Mariatequi commandant la flotte péruvienne est parti avec trois frégates pour essayer de reprendre Ilay et Arica et étouffer la révolution. Une grande inquiétude régnait à Lima. D'autres dépêches, apportées aussi par la Plata, annoncent qu'une révolution a éclaté à Panama le 9 mars. Le président a abandonné son poste et s'est réfugié chez le consul des États-Unis. Quelques soldats ont été tués, mais la révolution s'est accomplie pacifiquement. Une grande agitation règne à Valparaiso par suite de l'arrivée d'un vaisseau espagnol qui s'est abstenu de saluer. On croyait ce navire porteur de demandes faites par l'Espagne au Chili.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES
L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :
Berlin, 13 avril.
Le plan d'augmentation de la flotte, présenté à la Chambre des Députés, comporte dix frégates cuirassées, dix batteries blindées, vingt corvettes, avisos et autres navires, lesquels sont à construire dans une période de douze ans.
Turin, 13 avril, soir.
La Chambre a voté aujourd'hui par 156 voix contre 88, le projet de loi sur la vente des rails-voies de l'Etat.
Lisbonne, 13 avril.
L'entrée des céréales étrangères en Portugal, est autorisée, moyennant un droit de 600 reis par quintal métrique.

On écrit de New-York au *Moniteur* :
Le jour commence à se faire sur les opérations de Sherman et les plans des confédérés, qui lui sont opposés. Nous ne nous étions pas trompés lorsque nous exprimions des doutes sur la valeur pratique du grand rassemblement d'hommes que les séparatistes avaient opéré dans les Carolines avec les débris de leurs armées de Robert et les garnisons des cités maritimes évacuées sans coup férir. Johnston et Lee que l'on dit avoir pris le commandement en chef, n'ont pas tardé à s'apercevoir que ce n'était pas une armée qu'ils avaient entre les mains, mais les éléments d'une armée.

New-York, 1er avril, midi (par le paquebot *Bornssia*).
La dépêche télégraphique suivante, envoyée par Grant, a été reçue hier :
« Plusieurs engagements obstinés ont eu lieu ce matin ; l'ennemi a étendu sa gauche vers Boylton Plank Road. Nous allons prendre l'offensive sur ce point, j'espère que nous reprendrons plus que le terrain perdu. »
Grand a télégraphié ensuite plus tard :
« Nos troupes, après avoir été chassées jusqu'à Boylton Plank Road, ont ensuite repoussé l'ennemi et repris White Oak Road. »

Il s'agissait donc de constituer un tout avec cet ensemble hétérogène et de donner à ces masses la solidité et la cohésion nécessaires pour leur donner des chances de victoire dans une grande rencontre. Tel est évidemment le but que Lee, tacticien aussi prudent qu'habile, général temporisateur par excellence, et chez qui cette qualité a été portée jusqu'au défaut, a poursuivi pendant toute la campagne des Carolines. Sherman reconnaît lui-même que sa marche a été entravée par de perpétuels combats d'avant-garde, des échouffourées des escarmouches, et que l'ennemi sans livrer des chances générales, s'est appliqué à harasser ses troupes. A cela évidemment se rattache un grand intérêt chez les séparatistes, celui d'augmenter la qualité de leurs soldats, et il semble qu'ils ont fait des progrès sous ce rapport, car, dans les deux engagements livrés récemment, et qui ont une importance véritable, on ne saurait nier que l'avantage ne soit demeuré aux séparatistes.

Stanton croit que Grant s'est avancé d'un mille depuis l'envoi de la première dépêche.
New-York, 1er avril, au soir. (Par le paquebot David).
Sheridan est près de Burksville, ayant une grande force confédérée devant lui.
Or. 152 3/4. Change sur Londres 165 3/4. Bonds 105 3/8. Coton 46.
Londres, 13 avril.
Le *Morning Post* publie une dépêche de M. Drouyn de Lhuys à M. de la Tour d'Auvergne, exprimant officiellement les regrets causés en France par la mort de M. Cobden.

Londres, 13 avril.
Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation de comptes particuliers 1,242,156 liv. st. Diminution : Réserve de billets, 670,620 liv. st., numéraire, 318,054 liv. st. ; portefeuille, 1,370,469 liv. st.
Cologne, 14 avril.
L'Autriche a nommé le baron Hohenbruck et la Suisse le baron Fellenberg-Ziegler commissaires près l'exposition internationale qui aura lieu au mois de juillet dans notre ville.
Santiago de Cuba, 24 mars. (Via New-York).
Le paquebot de la Compagnie générale transatlantique *Impératrice Eugénie*, porteur de la malle française du Mexique, est entré aujourd'hui dans notre port. Il repartira demain matin, 25 mars, pour la Martinique et Saint-Nszaire.
L'*Impératrice Eugénie* a été retenue à La Vera Cruz, jusqu'au 19 mars, par une tempête du Nord qui ne permettait aucun mouvement sur rade.

Turin, 13 avril.
Les débats du procès Sella contre la *Monarchia Italiana* ont été suspendus pour procéder collectivement, contre le gérant de ce journal et le député Ballanti.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
Les lettres d'Angleterre signalent les inquiétudes que fait naître la situation des cotons. On redoute une crise que chacun savait être inévitable ; l'arrangement d'une façon ou d'une autre du conflit américain permettra des arrivages interrompus depuis trois ans. Ces arrivages seront bien moins forts qu'ils ne l'étaient avant la guerre ; mais ils produiront sur les cours un effet très-marqué. La baisse s'est d'ailleurs accentuée depuis un an dans les proportions très-fortes. Le Louisiana moyen qui était à 26 deniers 1/2, ne vaut aujourd'hui que 14 3/4 ; le Surate moyen se payait 16 deniers, on l'obtient à 7 ; il existe à Liverpool 606,000 balles ; à Londres, 107,000 achetées en très-grande partie à des prix bien supérieurs à ceux du moment, et dépassant encore d'avantage les prix que l'on prévoit. De là des pertes bien fortes, et elles dépasseront les forces d'un grand nombre de maisons témérairement engagées.

SITUATION DE LA BANQUE DE FRANCE
ET DE SES SUCCURSALES
Le 13 avril 1865, au matin.
ACTIF.
Argent monnayé et lingots, à Paris et dans les succursales, 432.776.299 38
Effets de banque hier, à recevoir ce jour, 726.755 39
Portefeuille de Paris, dont 76,562,414 fr. 82 c. provenant des succursales, 251.867.452 08
Portefeuille des succursales, effets sur place, 270.932.779 »
Avances sur lingots et monnaies, 20.514.696 35
Avances sur lingots et monnaies dans les succursales, 3.506.995 »
Avances sur effets publics français, 14.415.200 »
Avances sur effets publics français, dans les succursales, 8.890.000 »
Avances sur actions et obligations de chemins de fer, 29.391.200 »
Avances sur actions et obligations de chemins de fer, 17.921.650 »
Avances sur obligations du Crédit foncier, 566.100 »
Avances sur obligations du Crédit foncier dans les succursales, 334.950 »
Avances à l'Etat (convention du 12 juin 1857), 60.000.000 »
Rentes de la réserve, 12.980.750 14
Rentes (fonds disponibles), 36.696.737 91
Rentes immobilisées (loi du 9 juin 1857), 100.000.000 »
Hotel et mobilier de la Banque et immeubles des succursales, 8.471.320 »
Dépenses d'administration de la Banque et des succursales, 1.045.572 24
Divers, 8.275.835 06
1.279.175.042 42

On mande de Marseille au *Messageur du Midi* : Notre commerce des cotons était assez impressionné, avant-hier, par l'annonce d'une grande défaite à Londres, dont le contre-coup sera peut-être terrible à Alexandrie. Le passif de la maison en déconfiture s'élevait, dit-on, à 1 million 800,000 livres sterling, contre un actif proportionnellement très minime. Cette perte énorme est due à la grande baisse des cotons.
On a calculé que, depuis le commencement de la baisse sur cet article, la maison dont il s'agit perdait 25,000 livres sterling chaque fois que la cote descendait d'un demi-denier. La même maison avait déjà, parait-il, perdu, il y a un an ou deux, 800,000 livres sterling dans une spéculation sur les thés.

PASSIF.
Capital de la Banque, 182.500.000 »
Bénéfices additionnés au capital (art. 8, loi du 9 juin 1857), 7.042.904 27
Réserve immobilière, 22.105.750 14
Réserve immobilière de la Banque, 4.000.000 »
Billets en circulation (Barique et succursales) 806.557.975 »
Billets à ordre et récépissés payés à Paris et dans les succursales, 6.236.498 76
Comptes courants au Trésor, 94.550.231 57
Comptes courants de Paris, 106.107.185 29
Comptes courants dans les succursales, 24.727.502 »
Dividendes à payer, 1.094.967 75
Escompte et intérêts divers à Paris et dans les succursales, 9.017.213 23
Récompte d'un trimestre à Paris et dans les succursales, 2.789.444 05
Divers, 12.445.370 36
1.279.175.042 42

MANCHESTER, 11 avril. — Le marché aux filés pour l'exportation a été excessivement calme, et vu le manque d'affaires, il est difficile de préciser les cours qui sont néanmoins plus bas. Le même calme a régné pour la consommation, excepté pour les filés qui servent aux fabricants pour l'Inde, lesquels par suite des ordres passés dernièrement en shirlings pour ce pays forcent les manufacturiers à acheter. Les prix sont légèrement plus bas que vendredi. Pour les tissus, le marché a été au calme pendant toute la semaine, les acheteurs craignant que les prix n'aient encore atteint leurs plus basses limites, se tiennent sur la réserve ; nul doute aussi que le marché soit influencé par les dernières faillites, et par la crainte d'en voir de nouvelles.
Aujourd'hui on reste en même position, il y a cependant une petite demande, mais c'est plutôt pour s'assurer des cours. Les seules offres faites ont été à des prix très bas, il ne s'est fait par suite que fort peu d'affaires et en baisse marquée sur mardi dernier.

Certifié conforme aux écritures
Le sénateur, gouverneur de la Banque de France, ROULAND.

HAVRE. — Jeudi. — Nous avons une petite demande aujourd'hui, principalement par lotins, à prix sans changement sensible. Quelques lots s'obtiennent cependant avec 2 fr. 50 de baisse.
Les ventes notées à quatre heures et demie ne dépassent pas 453 b., mais on marchandait encore quelques lots.
Notre marché est très-calme aujourd'hui, un grand nombre de bureaux étant fermés à l'occasion de la fête du Vendredi Saint, et les prix restent lourds ; les ventes à quatre heures et demie vont à 385 b.

CORRESPONDANCE.
Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :
Paris, 14 avril 1865.
Demain, à l'ouverture de la séance du Corps législatif, M. Roubert prendra la parole pour répondre à la fois au discours de M. Thiers et à celui de M. Ollivier, sur la convention du 15 septembre. On presume que l'ensemble de l'Adresse sera voté dans la soirée.
Les cérémonies du Vendredi-Saint, quoiqu'contrariées par d'énormes fréquentes, ont attiré aujourd'hui un grand concours de fidèles dans les églises de Paris.

— Tu as donc quelque chose ?
Georges allait répondre, il parut hésiter ; puis il s'éloigna en murmurant, comme on se parlait à lui-même :
« Depuis douze jours ? »
Ces quelques mots retentirent au cœur de Jacques, et y trouvèrent un écho douloureux. Douze jours s'étaient écoulés depuis son voyage à Toulon ! Jacques regarda partir son frère, et sa physionomie se couvrit d'un voile de tristesse inquiète. Il sortit à son tour, et, pendant plus d'une heure, il resta à se promener à pas lents dans l'avenue ; enfin, il sembla prendre une résolution décisive, et rentra au château, il se dirigea vers le cabinet de travail de son père. Quand il entra, le comte de Vedelle écrivait, il ne leva pas les yeux.
« Qu'est-ce ? dit-il.
— Mon père, répondit Jacques, voulez-vous bien m'accorder un moment d'entretien ? j'ai des choses sérieuses à vous dire. »
Au ton grave dont son fils parlait. M. de Vedelle s'intéressa. Il ôta ses lunettes, les posa entre les feuilles d'un in-folio ouvert près de lui, et se tournant à demi :
« Des choses sérieuses, Jacques ! et à propos de quoi ?
— A propos de Georges, mon père.
— Toujours Georges ! murmura le vieillard d'un air ennuyé. Eh bien, voyons !
— L'état de Georges s'aggrave, mon père, de jour en jour il devient plus morose, plus sauvage ; il passe des nuits entières hors du château ; il erre dans la campagne comme une âme en peine. »
M. de Vedelle fit un mouvement qui voulait dire : « Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? »

Jacques comprit et continua :
« Je ne vous en ai pas parlé, je craignais de vous affliger ; et puis, pensant cet état sans cause et sans remède, je croyais sage de ne pas contrarier ses manies, assez innocentes, du reste. Mais il se passe en lui quelque chose d'inquietant, il faut le reconnaître : il change à vue d'œil, il ne mange pas ; de silencieux et doux, il est devenu sombre et irritable ; plusieurs fois, j'ai été surpris dans une rêverie assez profonde pour l'empêcher de s'apercevoir de ma présence. »
Le vieux comte interrompit son fils.
« Je sais que ton frère ne va pas bien ; rien n'a échappé aux regards de ta mère, elle s'en inquiète et s'en déssole ; mais que pouvons-nous faire ? Tout n'a-t-il pas été tenté pour le faire sortir de sa torpeur ? Le mieux est encore, je le crois, de le laisser livré à lui-même, car il s'agit si l'on s'occupe de sa santé.
— Mon père, l'aggravation de l'état de Georges a une cause.
— Et tu la connais ?
— Oui.
— Dis vite, mon ami, dis vite !
— Georges est amoureux !
— Amoureux ! fit le comte de Vedelle de l'air d'un homme frappé par la plus inattendue des révélations. Grand Dieu ! Georges amoureux ! est-ce possible ?
— Il a vingt ans, mon père.
— Tu as raison, je n'y ai pas songé ; je songe si peu à l'avenir de ce pauvre garçon qui ne doit point avoir ! J'avais presque oublié son âge.
— Chez toute créature, mon père, il vient un moment où la nature s'éveille, quel que soit, du reste, l'état de l'âme.
— C'est très-vrai ; après cela, tu lui fais bien de l'honneur en baptisant ce qu'il

peut éprouver du nom d'amour. A qui en veut-il ! A quelque laitière ou quelque chevrier dont il a fait rencontre dans la montagne ! Je comprends maintenant son humeur vagabonde ; et toi, Jacques, tu as pénétré le secret ? tu connais la fillette qui est-ce ?
— Il ne s'agit pas d'une fillette, mon père.
— Aurait-il songé à quelque jeune fille de la ville ? J'aimerais mieux cela. On pourrait peut-être le marier, et ce serait une bonne chose.
— C'est ne pas une fille du pays qui lui a plu, c'est Mlle de La Pinède.
— Denise ! quelle histoire me contes-tu là ?
— Ce n'est pas une histoire ; il en est amoureux, mille indices me le prouvent, j'en suis sûr.
— Alors, c'est un malheur ; on ne peut pas la lui faire épouser, celle-là !
— Je crois bien, dit Jacques en jetant de côté dans une glace un coup d'œil sur son beau visage ; une femme qui m'a refusé !... Cependant, continua-t-il, il faut s'occuper de ce pauvre Georges.
— Tu prends cela trop au sérieux, mon ami. Ton frère est amoureux, soit. Il est de Mlle Denise, c'est possible, cela tient à ce qu'elle est la seule femme qu'il ait vue souvent. Il serait amoureux de toute autre dans les mêmes conditions. Il faut lui chercher un dérivatif, et, quand nous le lui aurons trouvé, tu le verras oublier sa première préférence. Un mariage vaudrait encore mieux ; se serait fait une fois pour toutes, et puis cela ne nous exposerait pas aux épouvantes de ta mère ; le dérivatif va te scandaliser ; il faudra y réfléchir. Tu ne vois pas dans le pays quelque fille pouvant faire son affaire ? »

« Qui ne connaît personne, moi dans ce canton, dit Jacques : mais je pense à une chose, n'attez-moi pas M^{lle} Lescalle, ce matin ?
— Oui, il t'a un j'ai à me faire signer.
— Profitez de sa visite pour prendre des renseignements sur les filles à marier du voisinage.
— Ton idée est bonne ; personne n'est mieux placé que Lescalle pour diriger ma recherche.
Un moment après, M^{lle} Lescalle fut annoncée par Vince ni. Jacques se retira. Le comte et le notaire demeurèrent seuls.
CHAPITRE VII.
DIPLOMATIE PATERNELLE.
La physionomie de M^{lle} Lescalle décelait une vive satisfaction ; malgré ses efforts pour prendre l'air indifférent, sa jubilation intérieure éclairait son visage ; depuis la veille, il se froissait les mains toutes les cinq minutes, sous l'influence des pensées les plus agréables. Voici ce qui explique sa joie.
La veille, M. Richer de Montlouis, le père, s'était présenté chez lui en tenue officielle : habit noir, cravate blanche et figure solennelle, et, après quelques courtoisies préliminaires, il lui avait dit :
« Monsieur Lescalle, j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Rose, votre fille, pour mon fils Artémont. »
Le notaire s'attendait bien un peu à cette demande, néanmoins il joua la surprise.
« Qui ne vaut, demanda-t-il, cet hon-

neur de la part de la première famille du pays ?
— Le meilleur motif en pareil cas : Artémont n'a pu voir votre charmante fille sans qu'elle fit une grande impression sur son cœur, et vous combleriez ses vœux en la lui accordant.
— Rose est bien jeune, monsieur de Montlouis !
— Ce défaut-là se corrige tous les jours.
— La dot vous paraît-elle peut-être bien minime !
— Vous lui donnez ?
— Quarante mille francs.
— On m'avait parlé de soixante mille. » C'était vrai ; mais le notaire, en voyant arriver la demande si positive, avait voulu exploiter la situation.
« Quarante mille, monsieur de Montlouis, répéta-t-il, et encore en me gênant beaucoup. »
— Vous pourriez réfléchir avant de fixer votre chiffre définitif, mon cher Lescalle. Au reste, je ne vous demande pas une réponse catégorique aujourd'hui même ; vous devez désirer consulter M^{lle} Lescalle, c'est tout naturel ; seulement, permettez-moi de croire les choses bien avancées, si vous nous êtes favorable.
— En pouvez-vous douter ?
— Eh ! eh ! fit M. Richer de Montlouis, c'est que vous ne nous êtes pas toujours favorable, mon cher monsieur Lescalle.
— Qu'entendez-vous par là ?
— Voyons, jouons cartes sur table. Nous allons avoir une élection ; mon frère se présente, vous le savez, et vous avez promis votre appui à M. Césaire de Croix-Fonds.
(La suite au prochain numéro.)